

Le Dernier Carême DE LOUIS XIV.

Il fut austère, plus austère, que les autres, coupé seulement de rares chasses, de courtes visites à la Faisanderie. Dans ce Versailles presque vide et silencieux maintenant...

échançon, du grand panetier et des gentilshommes servants qui, treize en tout, portaient aussi des plats de bois ornés de fleurs.

L'après-dînée, le Roi tint conseil, reçut le marquis de Béthune qui venait lui présenter, de la reine de Pologne, un tableau du Corrége, travailla avec Desmaretz, s'entretenant avec le Père Le Tellier...

Mais tout cela n'égalait pas la pittoresque et très curieuse Cène à laquelle il présida le jeudi saint.

LE 70e ANNIVERSAIRE DU COMTE TOLSTOI.

Le 28 août prochain (style russe) le comte Tolstoï aura soixante-dix ans. Ses amis et admirateurs fêteront pieusement cet anniversaire.

Un journal de Moscou, le "Courrier", donne à ce sujet quelques renseignements. On parle de publier à cette date un recueil d'articles, demandés sans doute aux plus grands écrivains de tous les pays, et qu'on désignait à l'illustre vieillard...

LA ROBE. Alexandre Dumas

LES FEMMES.

FANTAISIE.

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge lointaine.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre.

La robe à la mode, c'est la sienné, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle-même.

L'autre jour, elle a une robe de chambre... Elle croyait l'avoir touchée, pensée! Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau—peut-être une larme tombée sur le sein blanc...

La vérité, c'est que Dumas, aimant les femmes, aimant la femme, a eu des accès de méchante humeur, des crises de doute, ainsi qu'il arrive aux grands écrivains.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre l'horizon nouveau, et la regarde longuement comme pour lui arracher son secret.

Et c'est lui arrive tous les jours... On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche...

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir.

Et bien! Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus ravissants...

Et puis... Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mêlant dans la maison le rire de votre sœur ou l'endouillement de votre sèpe...

On s'occupe activement du monument que ses admirateurs et ses amis vont élever à Alexandre Dumas. Il sera assez prochainement mis en place et nous aurons payé presque comptant à Dumas son compte de gloire.

Je crois que cette seconde façon de penser est la bonne, la plus conforme à la vérité. Certes on ne saurait l'oublier, il y a dans l'œuvre de Dumas de terribles coups de boutoir.

Depuis que le théâtre de M. Ibsen nous a enivré et est devenu à la mode—et je ne me plains pas, avec ses hauts mérites—il a bien fallu s'apercevoir que, malgré les différences essentielles de la forme, les analogies étaient évidentes entre le théâtre ibsénien et celui de Dumas.

Mais chacun de ces philosophes, soit que, lorsqu'il peint les femmes, il ait sous les yeux des modèles de son pays, soit qu'il évoque un idéal qui lui paraît être celui de sa race, nous a montrés des femmes essentiellement différentes.

Tout autrement sont les femmes de Dumas. Esprit éminentement social et de race française, Dumas ne conçoit la femme associée à l'homme, pour une œuvre commune de longue durée, et il conclut, après le choix libre et réfléchi, au devoir, au sacrifice même, l'individu ne devant pas être à lui seul sa fin.

Il y a dans le féminisme d'aujourd'hui deux écoles qui procèdent de ces deux théâtres. L'une tient pour l'égalité absolue des sexes, pour la liberté sans limite, pour l'individualisme sans tempérament; l'autre, plus particulièrement française, veut garder à la femme des droits et des devoirs qui lui viennent de son sexe même.

La Revue coloniale signale une nouvelle plante à caoutchouc que l'on rencontre en abondance au Congo, notamment dans les terrains sablonneux du district de Stanley-Pool.

Qu'on se rassure, nous n'avons pas dit sur le théâtre de Dumas! N'a-t-on pas voulu qu'il essayât de réhabiliter la courtisane ou de faire l'apologie de l'adultère? Il faut être bien aveugle pour ne pas voir qu'il n'y a qu'un cri de pitié dans la Dame aux Camélias, qu'un cri de passion dans Diane de Lys, œuvres premières de Dumas et sans portée morale, anecdotes dramatiques simplement.

une idée morale, on peut dire qu'il combat pour les femmes. Tout d'abord, il s'élève contre le rôle que l'argent joue dans le mariage. Puis, dans quatre drames, les Idées de Mme Aubray, Denise, Monsieur Alphonse, le Fils naturel, il prêche le pardon pour de touchantes héroïnes qui commettent une faute, il est vrai, mais une faute que Dumas rejette tout entière sur l'homme.

Pour Dumas, la passion—désir ou jalousie—est la mauvaise conseillère. Elle mène Francillon au bord de l'abîme. La passion, malgré son intensité, n'est pas l'amour, qui ne vaut que par la durée. Il la raille dans l'Ami des femmes, il la disécoue impitoyablement dans la Visite de noces.

Mais chacun de ces philosophes, soit que, lorsqu'il peint les femmes, il ait sous les yeux des modèles de son pays, soit qu'il évoque un idéal qui lui paraît être celui de sa race, nous a montrés des femmes essentiellement différentes.

Le tueur de buffles ne devait pas s'en tenir là, il fut élu en 1872 député du Nebraska. Peu après il quittait son siège législatif pour les plaines et figurait dans un drame intitulé Eclaircie des Prairies.

Mais la guerre contre les Sioux éclata de nouveau. Buffalo Bill licencia sa troupe dramatique et court à la frontière. C'est dans cette guerre qu'il accomplit son plus célèbre exploit.

La troupe du général Custer venait d'être détruite par les Peaux Rouges. Une dépêche avisait que huit cents guerriers cheyennes avaient quitté l'agence du "Nuage-Rouge" pour aller rejoindre le chef "Sitting Bull" le Taureau assis.

La cavalerie reçut l'ordre de se mettre en selle, tandis que Bill et le général s'avançaient pour faire une reconnaissance.

Les deux partis s'observaient lorsqu'un guerrier Sioux, richement vêtu et armé d'une carabine Winchester, s'avança en avant de ses siens et apostropha de loin Buffalo Bill.

LES PROUESSES BUFFALO-BILL.

On annonçait l'autre jour que Buffalo-Bill avait brusquement interrompu les représentations qu'il donnait dans un cirque de New York pour offrir à son pays le secours de sa redoutable carabine.

Le gouvernement s'est empressé d'accepter et de donner au "colonel Cody" un commandement dans la cavalerie. A ce propos l'Eclair public sur ce guerrier fantaisiste des renseignements qui rappelleront avec délices les proesses de Valentin Guillois, Curumilla et autres héros de prairies. Nous les reproduisons en les abrégéant:

William Cody naquit dans le Scott County, Iowa. Tout jeune encore il passa au Kansas et y fut employé comme boucher, comme directeur de diligence et comme porteur de dépêches. Pendant la fièvre de l'or qui suivit la découverte de ce métal dans le Colorado, il se rendit à Pike's Peak mais n'ayant pas eu de succès, retourna au Kansas, et devint trappeur sur le fleuve le Républicain. Dans l'automne de 1861, il était éclaireur et guide au service du gouvernement au Fort Larned, Kansas, et en 1862, il servit comme éclaireur et guide du 9e régiment de cavalerie du Kansas, opérant surtout dans l'Arkansas. En 1863, il s'enrôla dans le 7e régiment de cavalerie du Kansas et assista à plusieurs batailles. Il fut nommé sous-officier et servit d'éclaireur à son régiment après la bataille de Tulepe.

A la fin de la guerre il prit son congé avec une mention honorable et s'occupa de diverses entreprises commerciales. Au printemps de 1867, Cody s'était engagé à fournir, moyennant cinq cents dollars par mois, toute la viande de buffle nécessaire à l'alimentation des ouvriers employés à la construction du chemin de fer Kansas-Pacific. Pendant la durée de son contrat qui fut de dix-huit mois, il tua, dit-on, 4,250 buffles. C'est ce succès remarquable qui lui valut le nom de Buffalo Bill.

Après le licenciement de l'expédition, il fut attaché au fort Mac-Pherson, et servit dans cette station, où il fut nommé... juge de paix!

Le tueur de buffles ne devait pas s'en tenir là, il fut élu en 1872 député du Nebraska. Peu après il quittait son siège législatif pour les plaines et figurait dans un drame intitulé Eclaircie des Prairies.

Mais la guerre contre les Sioux éclata de nouveau. Buffalo Bill licencia sa troupe dramatique et court à la frontière. C'est dans cette guerre qu'il accomplit son plus célèbre exploit.

La troupe du général Custer venait d'être détruite par les Peaux Rouges. Une dépêche avisait que huit cents guerriers cheyennes avaient quitté l'agence du "Nuage-Rouge" pour aller rejoindre le chef "Sitting Bull" le Taureau assis.

Comment le sauver sans dévoiler la présence du corps expéditionnaire? On attendit que les courriers et les Sioux lancés sur leurs traces ne fussent plus qu'à deux cents mètres du camp. Bill et ses hommes firent alors un décharge terrible contre les Indiens, qui tournèrent bride en désordre.

CHOSSES A DIRE. CREDO D'AMOUR.

Lorsque j'avais vingt ans, je croyais que l'homme n'était qu'une chimère, un caprice d'un jour. Ce n'est, pen-ah-jà, alors, qu'un sentiment fugitif. Un charmant objet qui, rapide s'envole pour toujours, lorsqu'il a souri et m'a dit: "L'homme est un être qui passe."

Un aimable besoin m'impose la nature. Et qui varie au gré de la température. Ainsi, quand je voyais passer sur le chemin. Les yeux au fond des yeux et la main dans la main.

Un jour, j'étais assis sur un banc, et j'étais si heureux que je me sentais en train de pleurer. C'est dans la nuit que je me suis réveillé. Et j'ai vu que j'étais seul.

Un jour, j'étais assis sur un banc, et j'étais si heureux que je me sentais en train de pleurer. C'est dans la nuit que je me suis réveillé. Et j'ai vu que j'étais seul.

Un jour, j'étais assis sur un banc, et j'étais si heureux que je me sentais en train de pleurer. C'est dans la nuit que je me suis réveillé. Et j'ai vu que j'étais seul.